

Ruud Van Empel

«Il y a une laideur de la beauté et une beauté de la laideur»

Exposée sur les 3 étages du Hangar, à Ixelles, cette rétrospective permet d'admirer le développement magistral de montages photographiques qui recomposent la réalité pour mieux lui échapper.

JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ

Les images d'enfants noirs sont devenues un emblème d'innocence, reprises sur Instagram par les partisans de Black Live Matters. Ruud van Empel est né à Breda aux Pays-bas. Il est photographe. Non, peintre. Non, designer. Non, portraitiste. Non, photoshoppeur. Non, illusionniste. Il est tout cela, et ce qu'on appellera d'un terme ancien, un «imagier», ces moines enlumineurs, peintres et sculpteurs du Moyen-Âge, artisans qui taillaient des images de la beauté.

Étudiant en design, Ruud se plie aux règles du Bauhaus où, selon la fameuse formule, la forme suit la fonction. Il s'en écarte et ressent que «la beauté peut être laide». C'est un sentiment qui «m'est venu tôt, enfant, dans les années soixante: avec ma mère, je regardais des fleurs. Elle les trouvait belles, et moi je les trouvais laides, leurs couleurs trop vives». Il creuse cette sensation, la tourne et la retourne comme plus tard il tournera et retournera la matière de ses images. «J'ai perçu que c'était à double face: il y a une laideur de la beauté et une beauté de la laideur.»

«Mes montages sont une forme d'assaut contre la réalité qui, perdant ses proportions réelles, trouble comme un cauchemar. Ainsi, ceux qui voient mes images ne savent pas toujours comment les regarder».

RUUD VAN EMPEL
PLASTICIEN PHOTOGRAPHE

Il aborde cette dualité par le noir et blanc. Ses premiers travaux dépendent de la puissance de traitement des PowerMac des années 1990. Il aborde sa technique d'inserts d'images dans l'image. Cette chirurgie sensible gagne en complexité avec l'arrivée de processeurs graphiques plus puissants, qui lui ouvrent les portes de la couleur. Il s'engage dans ce qu'il appelle un «montage, une forme d'assaut contre la réalité qui, perdant ses proportions réelles, trouble comme un cauchemar. Ainsi, ceux qui voient mes images ne savent pas toujours comment les regarder».

En 2000, les «Study for Women» de Ruud Van Empel créent des personnages à partir de photos des plus grands top models. «C'était un plongeon dans des milliers d'archives: quand on ne peut faire poser le modèle, il faut trouver l'image de la bonne position...»

Illusion totale

Ensuite, il met en scène ses modèles dans son studio et les recompose pixel après pixel, grain de la peau, reflet de l'œil, tissu de l'étoffe. L'illusion est totale: en 2006, le directeur de Rochester House (Kodak), le plus ancien musée de la photo du monde, croit à des images d'archives sans saisir qu'il s'agit de montages-collages.

Tout son travail est une évasion non au sens touristique, mais libertaire: une échappée à la réalité. Il évoque le portrait d'une fillette dans la forêt: «Je suis guidé par toutes les images que j'ai vues, dont une copie



Ruud Van Empel, «Boy» (2014) © RUUD VAN EMPEL, COURTESY HANGAR, BRUSSELS

est restée imprimée dans mon cerveau. Cette fillette est très ancienne, je l'ai travaillée de mémoire, elle est là depuis longtemps, je le sais». Chez lui, cette présence de la mémoire est poignante. C'est elle qui fait de lui un cousin de Tim Burton et Bob Wilson, deux autres maîtres de la limite ineffable entre profondeur du rêve et surface de l'image.

Sa récente exposition «Making Nature» (2019) recomposait une nature sans humains, de cactus, de pétales et de feuilles diaphanes qu'il a photographiés à Cuba, au Surinam, au Sri Lanka, «comme celles qu'on a chez soi et qui sont si laides», sourit-il.

Il ne s'écoule pas de semaine sans que des collectionneurs le sollicitent (parmi eux, Elton John, qui en possède dix-neuf dans ses bureaux d'Atlanta, a chanté en 2009 «Goodbye Yellow Brick Road» à Rotterdam en dédiant sa chanson «à mon photographe préféré»).

Ces images d'une inquiétante familiarité inspirent une sidération et vibrent d'une vie qui existe sans exister.

Jusqu'au 18 juillet au Hangar - Photo Art Center, place du Châtelain, 18, 1050 Bruxelles: www.hangar.art

EXPOS

À voir également au Hangar jusqu'au 18/7

Les chants des Walé

Dans la forêt du Congo, des femmes pygmées, mères pour la première fois, les «Walé» ou «femmes qui allaitent», vivent recluses avec leurs enfants. Elles se maquillent d'une poudre d'arbre ngola et d'huile de palme faite pour attirer l'attention dans le respect de l'interdit sexuel et créent danses et chants. Le strasbourgeois Patrick Willocq révèle les visages enlumines de ces jeunes mères: leur rituel initiatique se marie au rituel photographique. Superbe! JFHG



L'abstraction belge au musée Felix De Boeck

Le FelixArt Museum, dédié au peintre belge Felix De Boeck (1898-1995), offre un panorama de l'abstraction belge avec la complicité du Musée d'Ixelles.

La Belgique, ce n'est pas que le surréalisme. Le FelixArt Museum, musée ultramoderne aux espaces généreux en périphérie bruxelloise, accueille 52 œuvres du Musée d'Ixelles pour retracer l'histoire de l'abstraction belge entre la fin du XXe siècle et les années 2000. Parallèlement à cette exposition, «L'abstrait à vol d'oiseau», les collections permanentes du FelixArt offrent un aperçu de la rétrospective consacrée par le Musée d'Ixelles, en 1965, au peintre belge Felix de Boeck. Mort presque centenaire, l'artiste fait le lien entre les époques de l'art du siècle belge.

Du post-impresionnisme à l'abstraction récente, «la Belgique a souvent adopté les courants avec un certain temps d'intervalle», rappelle Sergio Servellón, directeur de FelixArt Museum, «ce qui a permis des croisements stylistiques inattendus. Ainsi, au gré des emprunts mutuels, on constate que les couleurs des abstraits en Belgique sont très différentes de celles des courants majeurs de l'abstraction: vives, posées en aplats sur la toile, elles incarnent un monde réel altéré.» La Première Guerre mondiale entraîne de profonds bouleversements. Les artistes sont à la recherche d'un nouveau langage plastique qui fait table rase du passé et permet de penser une nouvelle société. Ce sera l'avènement du mouvement de «la plastique pure», un art abstrait tributaire de la géométrie, porté entre autres par Felix De Boeck, Pierre-Louis Flouquet et Victor Servranckx.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la Jeune peinture belge (Anne Bonnet, Gaston Bertrand, Louis Van Lint,...) incarne ce binôme des deux abstractions, lyrique (une expression libre des émotions), et géométrique (un assemblage de formes). Par la suite, cette Jeune peinture belge a rencontré ses aînés à Anvers, autour du groupe G58, en 1959, à la Hassenhuis avec l'exposition «Les premiers abstraits en Belgique. Hommage aux pionniers» où Felix De Boeck était présent, scellant la rencontre de l'ancienne et de la nouvelle avant-garde. À partir des années 60 émerge une nouvelle génération sensible au minimalisme.

Le parcours proposé par FelixArt permet de redécouvrir des splendeurs comme «Les poissons rouges» de Ferdinand Schirren, précurseur du fauvisme qui tend une main à Bonnard, de sauter dans l'abstraction lyrique avec l'exceptionnel «Paysage aux empreintes» de Maurice Wyckaert et ses pulsions de couleurs fondamentales, et enfin, plus près de nous, des toiles abstraites magistrales, le «Sans titre» de Dan Van Severen (1979), à la sensualité grise et dépourvue, et un autre, «2000», grand carré bichrome de Marthe Wéry.

«L'abstrait à vol d'oiseau». Jusqu'au 14 janvier: www.felixart.org JFHG